

les modernes incroyants les principes d'une religion fondée pour consoler toutes les douleurs, soulager tous les besoins, alléger le poids de toutes les infortunes, et réparer toutes les ruines qui s'accumulent dans une âme en voie de se perdre.

Mais toutes les notions se confondaient dans un sensualisme effréné. Le sens moral s'était éteint avec le sentiment religieux. On obéissait passivement, par instinct et par habitude, à la loi commune de la prévarication et du mal. On ne savait plus résister aux sollicitations de la matière de même qu'aux égarements de l'esprit. L'être humain tout entier était perverti. La nature était viciée dans sa source, et ne pouvait plus être restaurée dans les individus que par un nouveau miracle de la puissance créatrice. On était avide de jouissances sensuelles parce qu'on ne voyait plus rien au-delà. Ceux qui essayaient de lutter par un enseignement un peu élevé ou des mœurs moins perverses contre la marée montante de la démoralisation générale, se décourageaient bientôt de cette croisade inutile, et finissaient souvent par céder au torrent qui emportait dans son cours le flot des générations successives sans rien laisser debout des forces sociales. L'indifférence avait amoûli les âmes les mieux faites pour s'attacher au culte du vrai et du beau. Quelques-unes, sous l'empire d'une forte exaltation qui les soulevait momentanément au-dessus de la sphère des actions ordinaires, offrirent de beaux traits d'héroïsme ou de grandeur d'âme, et empêchèrent ainsi l'homme de douter absolument de la vertu. Mais cet enthousiasme tombé, elles redevenaient faibles et sans énergie généreuse pour le bien.

Aussi serait-ce une profanation de les placer sur la même ligne que tant de martyrs, de saints et de confesseurs de la foi qui fournirent l'exemple continuel de tous les sacrifices, de tous les dévouements, d'une abnégation sublime, sans rechercher l'admiration de personne, et qui, s'ils ne purent entraîner tous les païens dans le mouvement de réforme commencé par l'immolation du Calvaire, surent du moins forcer leur estime ! Que sont les grands hommes de l'antiquité, comparés à cette pléiade de héros qui n'agissaient point pour la gloire, mais en vue de remplir leur destinée ? Des uns aux autres, quelle incommensurable distance !

Socrate devant l'Aréopage reniait la meilleure partie de sa doctrine pour se concilier la faveur de ses juges. Scipion renonçait à sa patrie après l'avoir dotée de conquêtes, parce qu'elle ne l'entourait pas à son gré d'assez de privilèges et d'honneurs. Caton se suicidait pour ne pas avoir à subir les humiliations de la défaite et n'être pas témoin du triomphe de César. Brutus se perçait de son épée en blasphémant la vertu qui ne lui avait pas apporté